

serait-il blessé ? — « Non, madame, et le voici à trois pas de vous. » Déjà la pauvre mère presse sur son cœur le fils qu'elle craignait de ne plus revoir, puis, essayant ses larmes et s'arrachant à ses embrassements : « Paul, lui dit-elle, ton frère a voulu te rejoindre ; je n'ai pas été assez courageuse pour le laisser partir seul ; mais je te l'ai conduit ; le voici et je pars ! »

La guerre est terminée ; les deux frères, blessés tous les deux, rapportent à leur mère, l'un la médaille militaire, l'autre la croix d'honneur et l'épaulette du sous-lieutenant. Aujourd'hui le premier est officier d'artillerie, le second lieutenant des chasseurs à pied. L'aîné, Paul, poète en même temps que soldat, a publié deux petits volumes qui ont enlevé d'assaut, qu'on nous passe l'expression, une brillante et juste popularité. Le patriotisme a rarement fait entendre de si ardents et si mâles accents. Les vers de Paul Déroulède retentissent comme le cliquetis de glaives qui s'entrechoquent ; et ses *Chants du soldat* (1) devraient être dans la giberne de tous les conscrits.

Plusieurs des pièces de ces volumes seraient très-bien placées sur les lèvres des adultes et même des enfants de nos écoles. Et nous ne voyons pas pourquoi, par exemple, le morceau que nous allons reproduire, cette invocation si tendre et si virile tout ensemble d'un fils à sa mère, ces vers d'un soufflé si fier et si élevé, ne seraient point récités par quelque jeune homme au cœur généreux dans une solennité de distribution de prix.

Pour refaire, après nos malheurs, le tempérament moral du pays, il faut, quand l'occasion s'en présente, sortir des plates banalités et secouer le joug du lieu commun. Que les instituteurs se mettent à la hauteur de leur mission, et qu'il apprennent à leurs élèves à sentir et à dire des vers du genre de ceux-ci ; qu'on ne l'oublie pas, il ne s'agit point ici d'une fiction :

#### A MA MÈRE.

Où ! cette femme, au cœur français, à l'âme fière,  
Qui mena vaillamment ses deux fils aux combats,  
Où ! cette femme-là, cette femme est ma mère,  
Et c'est mon frère et moi qu'elle a créés soldats.

Quels sarcasmes pourraient effrayer ma franchise ?  
Ceux-là seuls me liront pour lesquels seuls j'écris ;  
Et mes vers ne vont pas, comme un jouet qu'on brise,  
Des mains des esprits forts aux mains des beaux esprits.  
Non, non ! tous ces récits pleins de deuils et de larmes,  
Moins écrits que pensés, moins pensés que vécus,  
S'en vont toujours tout droit, marchant toujours en armes,  
De ceux qui sont conquis à ceux qui sont vaincus.  
Et c'est devant ceux-là, mère, que je t'honore,  
Devant eux qu'à genoux je tends vers toi les bras,  
Et que d'un accent fier, comme un clairon sonore,  
Je viens jeter ton nom, ma mère, à mes soldats.  
Je veux leur révéler ton cœur et ton courage.  
Ils disent que tes fils ont fait tout leur devoir :  
Le devoir qu'ils ont fait, mère, c'est ton ouvrage,  
L'honneur qu'ils en ont eu, c'est toi qui dois l'avoir.  
Ils ne sont pas partis furtifs pour les batailles ;  
S'arrachant sans adieux à des bras révoltés,  
Ils ne t'ont pas volé le sang de tes entrailles,  
C'est toi, mère, c'est toi, qui leur a dit : « Partez !  
« Partez, ils sont vaincus les soldats de la France !  
« Mon cœur pour conquérir ne vous eût pas prêtés ;  
« Ce n'est plus la conquête, enfants, c'est la défense,  
« Les sol est envahi, je vous donne ; partez ! »

Helas ! si tous les fils étaient partis de même ;  
S'ils étaient tous partis les fils, même autrement !  
Mais à combien, sans voir l'horreur de leur blasphème,  
Les mères ont soufflé : Ne te bats pas, crois-m'en !  
Et combien les croyaient qui n'étaient pas crédules !  
Ah ! pauvre armée ! on va t'insultant à l'envi,  
On dit que tu trahis lorsque tu capitules :  
Comment dis-tu qu'ont fait ceux qui n'ont pas servi ?

Certe, il en est venu que leurs mères en larmes  
Avaient épourdument bercés dans leurs frayeurs ;  
S'ils furent bons Français malgré ces cris d'alarmes.  
Ah ! comme un cri d'espoir les eût rendus moilleurs !  
Quel souffle ardent aurait transfiguré leur être !  
— Quand les cœurs sont vaillants, les corps sont aguerris. —  
Comme ils auraient marché, lutté ! vaincu peut-être !...

(1) *Les Chants du soldat, Nouveaux Chants du soldat.* — Paris, chez Michel Levy. Prix : 1 franc.

Ah ! que de vrais soldats les mères nous ont pris !  
Et qu'elles ne croient pas quo vraiment maternelles  
Leur faiblesse du moins s'est payée en amour :  
Les larmes du départ n'ont pas coulé pour elles,  
Elles n'ont pas connu les larmes du retour.

Qu'elles ne disent pas, qu'elles n'osent pas dire,  
O ma mère, insultant ta tendresse et ta foi,  
Qu'en nous faisant soldats tu n'étais pas martyre,  
Que tu nous a donnés sans rien donner de toi,  
Hélas ! c'est à te voir tant souffrir, pauvre femme,  
Que j'entrevois quel deuil cachait tous tes efforts ;  
Tes deux enfants partis t'avaient emporté l'âme,  
Tes deux enfants blessés auront brisé ton corps.

Et voilà que vieillie et qu'infirme avant l'heure,  
Ta main tremble à jamais, qui n'a jamais tremblé ;  
Voilà qu'encor plus haute et que toujours meilleure  
L'âme seule est debout dans ton être accablé...  
Tu sentais tout cela pourtant à l'heure sainte  
Où tes yeux dans nos yeux mettaient ta volonté ;  
Tu le sentais sans peur, tu l'en ressens sans plainte ;

Et c'est pourquoi j'en puis parler avec fierté.

— Journal des Instituteurs.

## É D U C A T I O N .

### L'utile et le futile dans l'éducation contemporaine.

Le simple catalogue des *inutilités* et des *futilités* que l'on enseigne aujourd'hui dans les écoles de l'un et de l'autre sexe, remplirait un demi-volume.

Contentons-nous d'en glaner quelques-unes, pour l'éducation du lecteur.

#### 10. Enseignement de la botanique.

Le maître tenant infiniment plus à montrer sa science qu'à la démontrer, fait pleuvoir sur son auditoire les noms grecs et latins des plantes les plus rares, de celles qui croissent aux antipodes ou dans les profondeurs de l'Océan. Il fait promener ses élèves dans le poétique labyrinthe des classes, des genres, des familles, des espèces, des variétés, des sous espèces, et leur détériore la rétine pour leur faire assurer, à la loupe ou au microscope, les poils d'un dicotylédone, les mystères d'un cryptogame ou les organes d'une fleur appartenant à la pentandrie monogynie de Linnée, etc., etc.

Mais il se garde bien de compromettre sa dignité de savant, en descendant aux vulgaires indications des propriétés *médicales*, des usages *industriels* et des emplois *domestiques* des végétaux et des arbres qui croissent dans la localité.

Un homme qui vient s'asseoir chaque jour, à trois marches au-dessus du niveau de quelques douzaines d'ignorants, ne peut pas ainsi déroger, en s'abaissant à ces vulgarités de la vie.

#### 20. Enseignement de la zoologie.

C'est ici que le maître peut mitrailler ses élèves de vocables grecs et latins, de nomenclatures savantes, de révélations arrachées au microscope, et de parallèles ingénieux entre le métacarpe d'un vertébré de l'âge de pierre, et l'omoplate d'un âne fossile, contemporain du siège de Troie.

Quant aux animaux *utiles* et aux animaux *nuisibles* : quant à l'art d'élever, de multiplier et de perfectionner les uns, de combattre et de détruire les autres sur sa personne, dans sa demeure et dans son champ ; quant aux moyens de tirer parti de leur instinct, de leurs produits, de leur chair, de leur dépouille, etc., il n'aura garde d'en souffler mot, et s'enveloppera d'un majestueux